



Orizons

Daniel Cohen éditeur
www.editionsorizons.fr

Universités
sous la direction de Peter Schnyder
www.orizons-universites.com



ISBN : 978-2-296-08850-4
© Orizons, Paris, 2013





Notre besoin de comparaison





Comparaisons

Série dirigée par :
Florence Fix (Université de Lorraine)
Frédérique Toudoire-Surlapierre (Université de Haute-Alsace)

Comité scientifique : • Antonio Dominguez-Leiva (UQAM, Québec) ;
• Vincent Ferré (Université Paris XII) ; • Sébastien Hubier (Université de Reims) ; • Bertrand Westphal (Université de Limoges).

La collection « Comparaisons » comprend des essais, des ouvrages collectifs et des monographies ayant trait au comparatisme sous toutes ses formes (démarches transdisciplinaires, théorie de la littérature comparée, croisements entre littérature et arts, mais aussi sciences humaines et sciences exactes, histoire culturelle, sphères géographiques). L'esprit se veut également ouvert aux transferts culturels et artistiques, aux questionnements inhérents aux différentes modalités de la comparaison.

En préparation :

L'Invisible théâtral, de Shakespeare à Ibsen et Strindberg, Yannick Tauliaut, 2013.
À table ! Manger et être mangé sur la scène contemporaine, Florence Fix, 2013.



Frédérique Toudoire-Surlapierre

Notre besoin de comparaison

Préface de Pierre Brunel



Orizons
2013







« Lire c'est comparer »
George Steiner, *After Babel*





Avec le soutien de l'ILLE (EA4363) de l'Université de Haute-Alsace. Nous adressons nos remerciements les plus vifs à Peter Schnyder, pour son appui concret et sa présence chaleureuse.





Préface

Discours de la méthode comparatiste

En choisissant comme épigraphe de son livre cette phrase de George Steiner, « lire c'est comparer », Frédérique Toudoire-Surlapierre semble s'inscrire en faux contre la phrase devenue célèbre de Jean-Marie Carré dans l'avant propos du « Que sais-je » de Marius-François Guyard publié pour la première fois en 1951 : « La littérature comparée n'est pas la comparaison littéraire »¹.

Peut-être aurait-il mieux valu dire : « La littérature comparée n'est pas que la comparaison littéraire » et je demeure persuadé que « la comparaison peut avoir une fonction heuristique en littérature comparée »². Allant plus loin, Frédérique Toudoire-Surlapierre parle dès son préambule de « notre besoin de comparaison » et pose, entre autres questions, celle-ci : « Pour quelles raisons est-il pertinent de comparer aujourd'hui ? ».

Jean-Marie Carré avait, non sans raison, voulu mettre en garde contre une assimilation trop grande et le risque de ne voir dans la littérature comparée que la reprise ou la transposition des parallèles des anciennes rhétoriques entre Corneille et Racine, Voltaire et Rousseau etc.. Pour prendre un exemple récent la thèse de Guillaume Métayer sur *Voltaire et Nietzsche*, publiée en 2010 avec une préface de Marc Fumaroli et justement saluée par la critique, est tout autre chose que cela, tout autre chose aussi

1. *La littérature comparée*, Presses Universitaires de France, numéro 499 de la collection, p. 5 de l'édition originale.
2. Comme je l'écrivais dans l'introduction de *Qu'est-ce que la littérature comparée ?*, Armand Colin, « U », 1983, p. 9. Cette introduction était un nouvel élément dans la reprise du livre de Claude Pichois et André-Michel Rousseau, *La littérature comparée*, Paris, Armand Colin, « U2 », 1967.

qu'une classique étude d'influence, « genre français »³ par excellence, comme l'écrivait cette fois Marius-François Guyard en 1951 : une manière, bien plutôt, de dépasser un apparent rejet pour aller à la recherche d'un dialogue plus souterrain, ou sous-textuel, que constamment explicite⁴.

Jean-Marie Carré n'était d'ailleurs pas si éloigné d'une telle possibilité puisqu'après avoir défini la littérature comparée comme « une branche de l'histoire littéraire », il ajoutait, quelques lignes plus bas :

« Qui dit influence dit souvent interprétation, réaction, résistance, combat ».

Description d'un combat : Le titre de ce récit de Franz Kafka me revient en mémoire au moment où je trouve ce mot « combat » sous la plume d'un maître de la littérature comparée dont le *Goethe en Angleterre* (Hachette 1920), prit la relève du *Goethe en France* (Hachette, 1904, réédité la même année 1920) de Fernand Baldensperger, premier titulaire avant lui de la chaire de littérature comparée de la Sorbonne, fondateur de l'Institut de littérature comparée et, avec Paul Hazard, de la *Revue de littérature comparée*. La relation entre deux écrivains de langues différentes, la pénétration d'un auteur dans un pays étranger ne sont jamais sans combat, ou du moins sans résistances. Les grands travaux de comparatistes français qui furent leurs successeurs (*Rousseau en Angleterre* d'Henri Roddier, 1950 ; *Voltaire et l'Angleterre 1718-1789* d'André Michel Rousseau, sa thèse très attendue publiée à Oxford sous les auspices de la *Voltaire's Foundation* en 1975) n'ont fait que le confirmer. Que la littérature comparée ait été elle-même le lieu d'un combat, il n'y a rien d'étonnant à cela. Le tour de l'avant-propos de Jean-Marie Carré était significatif à cet égard. Pour lui, si la littérature comparée n'était pas la comparaison littéraire, elle n'était pas davantage « la littérature générale », dont une note précisait qu'elle était, — à cette date de 1951 —, « objet d'enseignement aux États-Unis »⁵. Rien d'étonnant, le feu étant ainsi mis aux poudres, si ce combat a eu lieu en 1958, à Chapel Hill, lors du Congrès de l'Association Internationale de littérature comparée ou International Association of Comparative Literature (AILC ou ICLA). René Etiemble, qui eut le goût que l'on sait pour la polémique, s'en est fait l'écho dans un livre publié en 1963, sous-titré : « La

3. *La littérature comparée*, éd. cit., p. 58.

4. Guillaume Métayer, *Nietzsche et Voltaire*, Flammarion, 2010.

5. Avant-propos cité, p. 6. On remarquera le parallélisme entre les deux définitions négatives, à une page d'intervalle : « La littérature comparée n'est pas la comparaison littéraire », « Enfin la littérature comparée n'est pas la littérature générale ».

crise de la littérature comparée », — un emprunt et en tout cas un renvoi à René Wellek⁶ — et avec un titre *Comparaison n'est pas raison* qui pouvait apparaître comme un hommage à son maître disparu en 1958, précisément le même Jean-Marie Carré. Etiemble devait par la suite prôner une « littérature (vraiment) générale », qui ne se contentait ni de *survey courses* à l'américaine, ni de concepts théoriques devenus à la mode dans les années 60, ni même des grandes synthèses dont Paul Van Tieghem avait donné l'exemple dans ses trois volumes sur *Le Prérromantisme* (Rieder, 1924, 1930, Sfelt, 1943) et dans son manuel, *La littérature comparée* (Armand Colin, 1931), qui, précédant de vingt ans celui de Marius-François Guyard, faisait ouvertement place à cette formule qui, après la bataille, devait faire une entrée officielle dans l'enseignement de la littérature comparée en France à la suite de la réforme Fouché. Entré à la Sorbonne comme assistant de littérature comparée en 1965, je devais y revenir en 1970, comme professeur sur une chaire nouvellement créée qui n'était plus seulement de littérature comparée, mais de littérature générale et comparée. De cette conception élargie allaient naître de nouvelles études, de nouveaux manuels, et sans doute une nouvelle pratique de l'enseignement. Le livre de Frédérique Toudoire-Surlapierre en apporte en 2012 la confirmation, puisque, dès le préambule, c'est sous le pavillon de « la littérature générale et comparée » qu'elle place, dès la phrase liminaire, un essai qui veut « proposer une théorie comparatiste, c'est-à-dire une théorie des façons dont on compare plusieurs œuvres entre elles ».

Retour en arrière ? Au contraire. Évitant de nous laisser enfermés dans le cadre d'une discipline académique, de traditions universitaires et d'un espace purement littéraire, Frédérique Toudoire-Surlapierre, professeur de littérature générale et comparée à l'Université de Haute-Alsace (Mulhouse), veut montrer que « la démarche comparatiste donne à comprendre la situation du monde d'aujourd'hui »⁷.

Le monde d'aujourd'hui, nous savons combien il est chargé de menaces (mais on pouvait dire la même chose en 1931 ou en 1951). Peut-être n'est-ce pas un hasard si le cri d'alarme cité par Frédérique Toudoire-

6. René Wellek, « *The Crisis of Comparative Literature* », texte de 1959, né du Congrès de Chapel Hill, et publié, cette même année 1963, dans le volume collectif dirigé par Stephen G. Nichols, *Concepts of Criticism*, Yale University Press, Frédérique Toudoire-Surlapierre y fait allusion au début de son essai.

7. Formule de Charles Beinheimer dans le volume collectif *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism*, Johns Hopkins University Press, 1995, citée p. 5.

Surlapierre, “*Comparative Literature is anxiogenic*” venait des États-Unis et constitue le titre d’un texte servant d’introduction à une réflexion sur la littérature comparée à l’âge du multiculturalisme. Pourquoi ne ferais-je pas état d’un débat très animé, à l’occasion d’une conférence que je donnais à Rabat en 2009, sur la non-attribution du prix Nobel de littérature à un écrivain de langue arabe ? Pourquoi ne confesserai-je pas mon étonnement de voir annuler, en 2010, l’intervention que je devais faire, à Ryad, sur la poésie contemporaine ? Le choc des cultures peut se produire lors même qu’à la suite d’Etiemble on a voulu ouvrir la littérature comparée à la littérature universelle⁸ et contribuer à abattre ce mur dont parlait Claude-Edmonde Magny — non pas le mur de Berlin, heureusement détruit en 1989, mais celui qui, selon la grande critique, peut exister entre des univers littéraires.

Ce multiculturalisme, nous en sommes bien conscients en effet, dépasse de beaucoup le concept (ou le projet) gothéen de *Weltliteratur* auquel inévitablement Frédérique Toudoire-Surlapierre fait allusion. Etiemble en avait fait voir les limites. Et la pratique des langues scandinaves n’a pas conduit cette jeune comparatiste à ce constat d’une Europe élargie, sujet sur lequel elle a, à Lille puis à Mulhouse, organisé des colloques très vivants⁹. L’un des problèmes qu’elle pose à tous, inévitablement est celui de « la mondialisation de la littérature » en ce début de XXI^e siècle. L’analyse des différences est d’autant plus nécessaire donc, elle y insiste, celle de la comparaison.

Ne nous y trompons pas pourtant. L’intention de Frédérique Toudoire-Surlapierre n’a pas été de nous proposer un essai de géopolitique, ou même de géopolitique littéraire, qui serait un nouveau développement de la géocritique fondée par Bertrand Westphal. Il s’agit bien plutôt d’un ouvrage méthodologique, au sens le plus large du terme, d’une manière de Discours de la méthode (comparatiste) dont « l’enjeu », comme elle le précise, « consiste à proposer une théorie comparatiste, qui fasse le point (la différence) avec la méthode et la discipline du même nom, afin de préciser comment l’une et l’autre se définissent, quels sont leurs limites et leurs apports pratiques ».

8. Dans ses *Essais de littérature (vraiment) générale*, Gallimard, 1974, troisième édition augmentée, 1975. Parmi ces essais se trouve celui qui est intitulé « Faut-il réviser la notion de *Weltliteratur* ? ».
9. Le premier a paru sous le titre *Hypnos, Esthétique, littérature et inconscients en Europe (1900-1968)*, études réunies et présentées par Frédérique Toudoire-Surlapierre et Nicolas Surlapierre, éditions L’improvisiste, 2009. Le second volume *Hyp* n°2, portant sur la période 1968-2012 doit paraître aux mêmes éditions en 2013.

Inévitablement, la question de la littérature générale, ou du moins de l'épithète se trouve posée, en termes nouveaux, et dans la perspective qui est celle de l'ouvrage, l'« enjeu du comparatisme » tenant, selon l'auteur, à sa capacité à mettre en évidence des principes, des règles ou des systèmes généraux des sciences humaines ».

Elle se rappelle le sens premier que donnèrent à l'expression "*General literature*" René Wellek et Austin Warren dès 1942 dans *Theory of Literature*¹⁰. Elle évalue le poids de chacune des deux épithètes dans le regroupement devenu officiel. Elle suggère une utilisation plus radicale de la différence entre « comparatiste » et « comparatif ». Elle invite à une intégration plus forte de la littérature générale et comparée aux sciences humaines. C'est ainsi qu'elle renvoie à un article de Jean Baechler, « Les présupposés de la comparaison dans les sciences sociales », publié en 1986 dans *la Revue Européenne des sciences sociales*.

En définitive, existerait-il un démon de la comparaison, lui-même comparable au « Démon de l'analogie » de Mallarmé ? Frédérique Toudoire-Surlapierre, qui fait allusion à ce poème en prose et à la reprise de ce titre par Pierre Bourdieu en 1980 pour un chapitre de *Sens pratique*, nous invite à dépasser ce danger, à aller au-delà de la pénultième, décidément morte, en fixant des « critères de comparabilité ». La « classification de ces formes de comparabilité » qu'elle propose doit permettre de « dévoiler les mouvements comparatifs des œuvres entre elles » (p. 47, 55).

C'est donc bien la comparaison qu'on est invité à pratiquer et c'est aux œuvres qu'il convient de l'appliquer. Pourquoi pas même à l'œuvre, comme j'ai tenté de le faire pour les *Illuminations*¹¹ ? L'étude comparée des traductions d'une même œuvre, qui a pris une place de plus en plus importante dans le comparatisme d'aujourd'hui, en particulier sous l'impulsion de Jean-Yves Masson, justifie à elle seule la formule de George Steiner, « Lire c'est comparer », empruntée à *Après Babel*. Ma conviction reste en effet que la littérature comparée a évolué et évolue, en partant de ce que Fernand Baldensperger appelait, à propos de Balzac, des « orien-

10. Livre traduit en français sous le titre *La Théorie littéraire* par J.P. Audigier et Jean Gattegno, éd. du Seuil, 1971.

11. *Éclats de la violence, Pour une poétique comparée des Illuminations d'Arthur Rimbaud*, José Corti, 2004.

tations étrangères »¹², du rapport avec l'étranger sur lequel a insisté à juste titre Yves Chevrel¹³, de ce qu'à son tour Frédérique Toudoire-Surlapierre désigne comme « le rapport de l'étranger à la comparaison ».

Ce qu'il m'est arrivé de désigner comme « le fait comparatiste », le point de départ obligé, multiplié, élargi se retrouve dans ce que Frédérique Toudoire-Surlapierre désigne comme « Extension : globalisation et mondialisation ». Il permet d'aller d'un pôle à l'autre de la littérature comparée sans en craindre les excès, les débordements, les dérives. Cela n'exclut nullement ce « renouveau disciplinaire » que Frédérique Toudoire-Surlapierre appelle de ses vœux, dont elle trouve les fondements dans l'interculturalité et auquel elle contribue avec ce livre nécessaire, à la fois rigoureux et fascinant.

Tout récemment, à la fin d'un colloque, j'ai cru devoir réagir contre la notion d'« indiscipline » qui deviendrait à la mode aujourd'hui. C'est sans doute parce qu'ayant passé l'âge de la retraite j'appartiens à une génération de comparatistes qui n'est plus celle des jeunes collègues d'aujourd'hui. Frédérique Toudoire-Surlapierre fait allusion à ce qui pour moi est à peine une « notion » et convoque un état des lieux établi par David Ferris sous ce titre, « Indiscipline », dans le volume collectif *Comparative Literature in an Age of Globalization*, où un autre chercheur, Gayari Chakravorty Spivak, parlait de la « mort d'une discipline » (*Death of a discipline*).

Qu'on ne m'en veuille pas si j'appelle de mes vœux un retour à la discipline, dans tous les sens du terme, c'est-à-dire à la littérature, et à l'usage de la comparaison bien comprise en littérature comparée, sans oublier la comparaison entre le texte littéraire et les œuvres d'art. À la formule de Jean-Marie Carré que je citais en commençant, au « comparaison n'est pas raison » d'Etiemble, on est alors en droit d'opposer « la comparaison à l'ère de la raison » dont a parlé Maurice Van Overbeke¹⁴.

12. *Orientations étrangères chez Balzac*, Champion, Bibliothèque de littérature comparée, 1927.
13. Dans le nouveau Que sais-je sur *La littérature comparée*, préfacé cette fois par Marius-François Guyard, Presses Universitaires de France, 1989. Voir le chapitre II, « L'œuvre étrangère ».
14. Cité, p. 68. L'article de Maurice Van Overbeke, « la comparaison à l'âge de la raison » a paru dans un volume collectif, *Le comparatisme devant le miroir*, dir. Guy Jacquois et Pierre Swiggers, Louvain-la-Neuve, Peeters 1991.



Frédérique Toudoire-Surlapierre fait de « la pratique variable, plurielle mais toujours nécessaire de la comparaison » la deuxième des « conditions générales d'une théorie comparatiste ». Elle confirme ainsi la cohérence de son essai et sa nécessité.

Pierre BRUNEL







Préambule

Cet essai est le fruit d'une volonté. Proposer une théorie comparatiste, c'est-à-dire une théorie des façons dont on compare plusieurs œuvres entre elles, modélisant les conditions que cela suppose et typologisant le déroulement des processus comparatifs ainsi que les résultats obtenus. Ce travail est donc en lui-même le reflet et la mise en œuvre d'une démarche comparatiste, décrite par ses différents protocoles et pour cela nous nous appuyons sur des préceptes généraux et transversaux (suffisamment indépendants de facteurs contextuels mais aussi disciplinaires pour être considérés comme tels), de sorte qu'ils fonctionnent comme des universaux qui posent des questions *essentiels*, entendez que l'on est tous à même de se poser : Mais comment compare-t-on, ou plus encore pourquoi a-t-on encore besoin de comparer ? Pour quelles raisons est-il pertinent de comparer aujourd'hui ? Quels sont le rôle et la place de la comparaison dans la littérature et plus généralement du domaine culturel ? Si le titre de cet ouvrage, *Notre besoin de comparaison*, est un écho direct au petit essai en forme de testament de l'existentialiste suédois Stig Dagerman, *Vårt behov av tröst* (1955), que Philippe Bouquet traduit par *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* (1981), il s'apparente aussi en filigrane au titre de l'essai de Gerald Gillespie, *By way of comparison: reflections on the theory and practice of comparative literature* (2004). Notre réflexion cherche surtout à comprendre une spécificité comportementale qui est aussi un atout et d'un point de vue concret, elle se situe à deux niveaux. Cet ouvrage présente une méthode et une théorie d'une part sur la littérature générale et comparée — s'appuyant sur des objets culturels, médiatiques et littéraires mais aussi sur des protocoles scientifiques et épistémologiques. Toutefois, et c'est l'un des paris de cette théorie, si la littérature générale et comparée engage avant tout notre rapport à la littérature et à la culture, ce livre s'adresse également à tous ceux qui comparent, qu'ils

associent et/ou dissocient, à tous ceux qui goûtent la multiplicité et la diversité¹. La démarche comparatiste renvoie en effet à une activité intellectuelle communautaire, elle connote des positions éthiques, parfois des engagements politiques ou idéologiques. Elle est un processus humain et social qui correspond à une certaine manière d’appréhender le collectif, le groupe, et en cela elle est emblématique d’une pratique dynamique et d’une façon de se positionner par rapport au groupe. Révélatrice d’un monde moderne et contemporain, elle permet de rendre sensibles ses évolutions et ses tournants, ses désirs et ses phobies également. Cela ne signifie pas que la démarche comparatiste soit spécifique ou inhérente au monde tel que nous le connaissons, mais elle est rendue indispensable, nécessaire et même urgente par ses évolutions : la démarche comparatiste donne à comprendre la situation du monde d’aujourd’hui, la mondialisation, les progrès technologiques, la dissémination virtuelle et virale, le rôle et la fonction du littéraire et du culturel dans un monde encore scindé en blocs et en oppositions qu’elles soient religieuses, ethniques, économiques ou encore démographiques. Et bien que les répartitions soient fluctuantes et changeantes, le principe même qui les fonde perdure : l’usage des comparaisons est nécessaire parce qu’il contribue aux effets de résistance à l’uniformisation et à la dissolution des minorités, aussi bien celles de peuples que celles des cultures et des littératures.

1. Claudio Guillén, *Entre lo uno y lo diverso. Introducción a la literatura comparada*, Barcelona, Critica, 1985.